

Bernard Lapinalie

Du malaise de la psychanalyse *

Sous le signifiant « École », nous nous sommes ralliés à l'idée que la transmission de la psychanalyse par les cures ne suffit pas... qu'il faut penser la psychanalyse si on ne veut pas qu'elle se perde, et que ça ne va pas sans une communauté de travail. Ce qui, dès lors, n'ira pas sans les obstacles inhérents à tout groupe. C'est là que je veux en venir, après d'autres bien sûr, et sans plus de conviction de dire du nouveau ; mais pour avancer chacun doit faire le pas, fût-il déjà marqué.

L'obstacle au fonctionnement de toute communauté, Freud en a posé un diagnostic précis dans le *Malaise dans la civilisation*, à partir de ce constat : les institutions dont nous sommes les auteurs, afin de protéger nos intérêts, s'avèrent une source importante d'échec et de souffrances – autrement dit, « le ver est dans le fruit ».

En relisant ce texte de 1929, j'ai d'abord été surpris de ne pas y trouver ce qu'il m'avait semblé le plus souvent être imputé à Freud : que « l'obstacle à la civilisation serait l'exigence qu'elle nous fait de céder sur nos satisfactions pulsionnelles ». Car, à le relire, ce n'est pas le point fort de ce texte ; c'est même secondaire, puisqu'il conclut que, « de par sa nature même, la fonction sexuelle se refuserait à nous donner pleine satisfaction ¹ » – voilà donc le Freud explicitement lacanien du « rapport sexuel qu'il n'y a pas ».

Car le diagnostic de Freud est autre et explicite : l'obstacle majeur à la civilisation – à toute communauté – serait une « tendance agressive ² » propre à l'humain, et qui, précise-t-il bien, « est indépendante

* Intervention à la journée École du 23 juin 2012 à Nice.

1. S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971, p. 57.

2. *Ibid.*, p. 65.

des pulsions sexuelles et de leur devenir ³ ». Et cette hostilité primordiale serait ce qui demande le plus d'effort à la civilisation.

D'où la question de Freud : comment limiter ou dominer les perturbations apportées à la vie commune par cette tendance agressive ? Freud pose le constat, tout aussi indépassable, que le moyen essentiel d'y parer consiste à retourner contre soi cette hostilité – principe du surmoi freudien –, ce qui engendrerait le *sentiment de culpabilité*, la source de l'échec et de nos souffrances. Mais ce serait aussi ce qui ferait le ciment le plus fort des sentiments tendres et d'amour, qui tendent à l'union. N'affirme-t-il pas que ce qui unit un groupe passe irrémédiablement par « renforcer toujours plus le sentiment de culpabilité » ?

On entend bien que cette conception du groupe pose de sérieux problèmes pour une communauté de psychanalystes quand on sait la place de la faute dans le montage des symptômes.

Freud, quant à lui, ne promet aucun progrès lorsqu'il conclut que « de toute façon, quelque voie que choisisse la civilisation, le trait d'agression indestructible de la nature humaine l'y suivra toujours ⁴ » – « indestructible » dit-il, comme il l'a affirmé du désir inconscient. Nous pouvons noter cette parité freudienne de la primitive tendance agressive et du désir inconscient ; parité quant à leur indestructibilité, donc à leur dimension de réel, dirions-nous aujourd'hui.

En même temps, nous savons que Freud, pour abriter sa découverte, n'a pas évité de construire son institution analytique sur le modèle d'une Église... comme un geste d'impuissance devant le roc de l'indestructible tendance agressive qu'il a découvert au cœur de l'humain, et une soumission à ce qu'il a jugé produire le ciment le plus sûr du lien social.

Pour avancer maintenant, il nous faudrait répondre à une question cruciale : qu'est donc cette primordiale tendance agressive, d'abord antisociale selon Freud ? Et contre quoi de réel est-elle dirigée ?

Dans ce texte, Freud opte pour une dualité théorique boiteuse, qui marque largement sa recherche : à la fois cette hostilité serait un rejeton de la pulsion de mort... et à la fois elle serait issue de l'Œdipe ou de sa forme mythique du meurtre réel du père de *Totem et tabou*.

3. *Ibid.*, p. 77.

4. *Ibid.*, p. 68.

Je crois pourtant que Freud, dans ce même texte et comme souvent, nous met sur la voie d'une réponse plus décisive, tout en paraissant l'ignorer – indice probable de ce qui est inanalysé chez lui, aussi bien que de son génie. On trouve en effet un moment de flottement subjectif dans sa démonstration, qui est donc à interpréter : il s'agit de ce moment où il nous dit que lui, Freud, recule résolument devant l'ultime impératif du lien social chrétien : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ⁵. » On se dit qu'il a bien raison, que ce n'est que bon sens... À ceci près qu'il se met à parler à la première personne (il écrit « je... »), et qu'on l'attendrait parlant alors de sa propre tendance agressive. On le voit pourtant se glisser, à l'envers, dans une autojustification reposant sur l'hostilité supposée de son prochain, ce prochain qu'il décrit comme un quasi-persécuteur, voulant prendre ses biens ou carrément jouir de lui. Sa protestation en devient suspecte, et même superfétatoire puisque l'impératif devant quoi il recule ne viendrait jamais que confirmer sa découverte sur le lien social : « Aimer son prochain comme soi-même » n'étant jamais que la pointe extrême de la tendance agressive réprimée, ciment du lien, comme il le dit lui-même dans le texte.

Mon idée, c'est que ce devant quoi Freud recule en fait, sans le savoir, c'est devant sa découverte, parce qu'elle implique sa propre haine du prochain. Mais pas d'une haine pour les bonnes raisons qu'il nous dit ; pas de sa haine pour un méchant prochain qui le haïrait ; mais bien de sa haine du « prochain quelconque », dans son être même de prochain. On pourrait ainsi l'interpréter en complétant sa phrase : « Je refuse d'aimer mon prochain comme moi-même... parce que je le hais, je hais son être même de prochain. » Et nous sommes ici au-delà d'une hostilité prétendue œdipienne.

Mais alors, c'est quoi « le prochain » ?

Ce n'est déjà pas le semblable. Le prochain, au contraire, ça met la similitude hors jeu. Il me semble que la notion freudienne d'*Unheimliche* nous met sur la voie : « le prochain », ça contient cette idée d'*inquiétante étrangeté* devant le plus étranger, décrite par Freud... avec, en même temps, cette proximité du plus familier que comporte l'*Heim*, le foyer, la maison. « Le prochain », c'est donc ce qui nous est à la fois le plus proche et à la fois le plus dissemblable, le plus

5. *Ibid.*, p. 61- 65.

étranger... C'est le recul de Freud devant sa découverte qui en fait la trace : *le prochain, c'est son être même*, comme c'est l'Autre en soi.

C'est Lacan, dans la leçon du 26 juin 1973 qui conclut le séminaire *Encore*, qui va apporter un éclairage aussi étonnant qu'essentiel sur le prochain : pour nous faire sentir de quoi il s'agit, Lacan convoque – je vous le donne en mille – non plus l'être parlant, mais l'animal, même pas domestique (si on se souvient qu'il disait que sa chienne parlait), un non-parlant donc : le rat. Et il nous renvoie à la haine de son concierge pour « l'être du rat », pour l'unité corporelle ratière ; c'est-à-dire à une haine pour une dimension de l'être qui est radicalement hors langage, hors symbolique... soit réelle : « une haine pour le rat, égale à l'être du rat ⁶ », dit-il.

C'est Lacan qui va subvertir la place possible de cette tendance agressive antisociale pour la cure.

Parce que Lacan, lui, ne recule pas devant l'amour dans l'abord du prochain. Je m'explique : il faut encore aller à cette leçon du 26 juin 1973 du séminaire *Encore*... vous savez, celle où Lacan répète à souhait que « la jouissance – jouissance du corps de l'Autre [...] n'est pas l'amour ⁷ ». Eh bien, Lacan y souligne aussi que le chemin qui conduit à l'être passe par l'amour. Pourquoi ? Je le cite : « Je vous prie de vous rapporter au texte de ce que [...] j'ai énoncé ici sur le choix de l'amour. J'ai parlé en somme de la reconnaissance, de la reconnaissance à des signes toujours ponctués énigmatiquement, de la façon dont l'être est affecté en tant que sujet du savoir inconscient ⁸. » Dans l'amour, Lacan constate que deux *êtres* résonnent, ou consonnent, dans la façon dont ils sont affectés par la jouissance. Ça veut donc dire qu'il y a un enseignement possible sur le réel de « ce qu'on est » *via* le partenaire amoureux – selon un « dis-moi qui tu aimes, je te dirai qui tu es ».

Et il précise même : « L'abord de l'être, n'est-ce pas là que réside l'extrême de l'amour, la vraie amour ⁹ ? » J'y entends que c'est l'acte analytique qui fait passer la ronde du « nouvel amour » à « la vraie amour ».

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 133.

7. *Ibid.*, p. 11.

8. *Ibid.*, p. 131.

9. *Ibid.*, p. 133.

Pour Lacan, comme pour Freud, l'amour – autant dire le transfert, l'analyse – est donc le chemin qu'il faut emprunter pour aborder l'être en cause dans une analyse, ce que l'on est vraiment. C'est ici que Lacan se démarque de Freud et s'explique. Il répond à Freud : il ne s'agit en fait, dans l'analyse, pas tant d'amour que « de l'affrontement à cette impasse, à cette impossibilité d'où se définit un réel, qu'est mis à l'épreuve l'amour ¹⁰ ». Impasse, parce que l'amour veut faire du Un, de l'unité, de la fusion... mais que ça ne fait pas rapport, pas rapport sexuel non plus – « parce que la jouissance de l'Autre [...] est toujours inadéquate – perverse d'un côté, [...] et de l'autre, je dirai folle, énigmatique ¹¹ » ; répétons-le, elle n'est pas le signe de l'amour.

Avec Lacan, pour l'analyse, l'amour est donc mis à l'épreuve de son impossibilité à faire rapport, pour aborder le réel de l'être ; mais il ajoute que « la vraie amour débouche sur la haine ¹² ».

Cet ajout peut paraître contradictoire, seulement si on le lit comme une dualité. Je crois pourtant que la logique est ternaire et qu'il s'agit d'une avancée de Lacan pour l'analyse pour le moment de conclure : cette haine, ce rejet, comme débouché du transfert, n'est plus seulement obstacle au lien social, à l'analyse. Avec Lacan, elle devient un élément essentiel d'orientation et même de décision : car ce débouché sur la haine n'est pas sans poser « la vraie amour », c'est-à-dire le partenaire réel, celui qui répond de l'être en cause dans une analyse, celui qui tient à l'inconscient que nous disons, répétons à souhait, *réel*, et que Lacan a indiqué « savoir faire avec *lalangue* ».

Pour conclure. Si Lacan empruntait à Rimbaud le « nouvel amour », comme signe qu'on change de raison, de discours, soit le mouvement de la cure, du transfert... ne nous signale-t-il pas avec « la vraie amour » que ces changements peuvent *en-fin* trouver un terme, d'un autre nouage de l'amour pour l'abord de l'être, et qui n'est pas sans le débouché sur la haine ?

Dès lors, en particulier avec le séminaire *Encore*, nous pouvons apercevoir – et c'est là ma remarque essentielle – que la réponse

10. *Ibid.*, p. 131.

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*, p. 133.

faite à Freud par Lacan à propos du roc de « l'indestructible tendance agressive », cette réponse s'avère solidaire de celle qu'il lui avait déjà faite à propos du roc de la castration dans l'analyse : pas seulement obstacle indépassable, mais au contraire solution pour la fin, c'est-à-dire pour la séparation de l'analyste.

C'est ici que nous rejoignons notre propos de départ, « le malaise de la psychanalyse » quant au groupe des analystes : puisque la réponse par la castration pour la fin de l'analyse, Lacan a voulu également la mettre au cœur du groupe analytique – c'est patent lorsqu'il soulève ce que devrait être le point d'identification au groupe, dans *R.S.I.*¹³... –, qu'en est-il alors pour cet autre roc, indestructible, qu'est la « tendance agressive primordiale » freudienne, ou « haine de l'être » lacanienne, quant au groupe des analystes ?

Un travail serait donc à poursuivre avec, non pas deux, mais au moins trois questions qui en découlent :

– au niveau de la cure : comment cette tendance agressive, cette haine, est-elle impliquée dans la séparation de l'analyste, de ce prochain-là, pour la fin ? En avons-nous des traces à partir des passes ?

– au niveau du groupe : le « roc freudien de la tendance agressive primordiale » peut-il prendre place dans la solution lacanienne pour le groupe analytique, au même titre qu'il l'a fait pour la castration ? Et comment ?

– et en quoi seraient-elles logiquement liées ?

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, R.S.I.*, inédit, leçon du 15 avril 1975.